

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 30 (1892)
Heft: 1

Artikel: Ma dernière dent
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192726>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

puisque vous avez le loisir de m'insulter, vous aurez apparemment celui de me suivre.

— Où ?

— Aux Champs Elysées.

Le lieu du rendez-vous m'apprit ce qu'il s'agissait d'y faire ; mon aventure pouvait satisfaire ma curiosité : je ne demandais pas mieux.

— Monsieur, me dit-il en arrivant, je ne me bats que sans habits, j'en suis plus à mon aise ; il n'est pas juste que vous ayez moins d'avantage, et vous pouvez ôter le vôtre.

A son exemple, je m'en débarrassai et le jetai à mes pieds.

Il s'agissait de tirer son épée ; il y mit un grand moment, et il eut besoin de toute sa force pour la dégager du fourreau. Enfin, nous voilà en train... Ah ! comme cet homme se bat ! quelle justesse dans ses coups ! quelle précision dans ses mouvements ! Il me traita en petit garçon... En effet, il me ménagea, cela fut sensible ; il para mes coups à merveille, et eût pu m'en donner à son gré ; mais il en voulait moins à ma personne qu'à mon épée, qui était devenue l'unique objet de ses coups.

Profitant de l'avantage que je lui laissai prendre, il me fit reculer de quatre à cinq pas, et avança lui-même jusqu'à l'endroit où j'avais déposé mon habit ; ses coups continuels me désarmèrent ; enfin maître de mon épée, il la jette avec la sienne à trente pas de nous, prend avidement mon habit, l'endosse en fuyant, et se soustrait bientôt à mes yeux étonnés.

J'étais sans habit !... Car quoiqu'il m'eût laissé le sien, je repugnais à m'en servir ; comment me présenter dans cet état ? que faire ?... Il fallait se décider, car j'avais froid, et l'endroit n'est pas beau en hiver. Mon orgueil se tut enfin devant la nécessité ; je m'affublai de l'habit de camelot noir, et sous cet équipage grotesquement ridicule, je me dépêchai de gagner un fripier.

Me voyez-vous avec ce costume moitié civil, moitié militaire, rentrer dans mon quartier !...

On dit que les pierres parlent, je le crois ; car le lendemain mon aventure était connue, et à peine avais-je entr'ouvert la porte du café mentionné plus haut qu'un immense éclat de rire accueillait mon entrée.

Les effets de la prison.

Un avocat me contait, dit M. Paul Ginisty, une conversation qu'il avait eue avec un précieux escroc, philosophe à sa manière, et qui, au moins, ne manquait pas de franchise.

— Pour combien d'années pensez-vous que j'en aie ? demandait-il à son défenseur, qui allait le voir dans sa cellule quelques jours avant sa comparution devant la justice.

— Mais, répondit l'avocat, qui ne s'illusionnait pas sur la valeur des arguments qu'il pourrait faire valoir en faveur de son client de hasard, vous en aurez bien pour cinq ans.

— Bon ! reprit l'autre, avec une tranquillité satisfaite, je m'en accommoderai.

— Vous êtes facilement content.

— Que voulez-vous ?... Je puis bien vous dire cela à vous ! On ne m'a pas tout repris, et j'ai mis de côté, en lieu sûr, une bonne partie du magot dont les juges vont me demander compte... A l'audience, j'aurai une très bonne attitude... Vos efforts aidant (ne vous faites pas trop de bile à mon sujet, pourtant !), j'évite donc le maximum. Mettons que les cinq ans en question me soient adjugés. J'accomplis ma peine, sans m'émouvoir, en confectionnant « à la papa » des abat-jour ou des chaussons de lisière, bien noté parce que je ne ferai pas de bêtises, et devant à ma conduite quelques petites douceurs. Mon temps fini, je reprends mon argent, bien prudemment, là où il est caché, sans attirer en aucune façon l'attention... Pas si sot !... Et je termine mes jours en bon rentier... Tout compte fait, cinq ans de prison (pendant lesquels j'accumule encore un petit pécule !), ce n'est pas payer trop cher le repos de l'avenir. Est-ce que, en travaillant comme un nègre, j'aurais pu, en ce délai, m'assurer une retraite ? C'est cette pensée qui me fera prendre patience ! »

Le raisonnement du gredin était logique. Son cas est de ceux qui se reproduisent fréquemment. Ou peut se demander quelle action a la prison — la prison telle qu'elle est actuellement — sur des gaillards de cette trempe.

L'an 1891.

Te possiblo coumeint lo teimps passé !
Mè seimbiè que l'est l'autra né que n'ira à la pinta tsi Piquenaux, l'an passà, qu'on bévessâi demi-litre ein atteinint tsantâ cliiâo valets, et qu'on atteinâi la minè po ourè lè cliiotsès senâ la novalle annâie, et no revouâique dza âo bounan ! Du sti an passà, âo picolon dè la miné, noutrè duè cliiotsès font savâi à petits et grands qu'on cambè la bouenna ; et quand bin cliiâo dâi z'autro veladzo diont qu'on derâi qu'on tapè su dâi bernâ, n'est què pè dzalozi. Fâ bon savâi coumeint on vi, et à la premire senaillâ, on sè soitè lo bounan ein sè totseint la man et ein bévesseint on verro, que n'ia rein dè pe galé què cein.

Portant, quand bin seimbiè que cé an noinant-ïon a été vito passà, que d'affèrès lâi a z'u ! Dâi dzeins tiâ, niyi et es-traupîâ pè lè tsemin dè fai, qu'on derâi que lè treins sè sont bailli lo mot po destruire l'humanitâ, émelluâ lè wagons et fère veni avau lès ponts ; dâi z'inon-

dachons, iò lè rio ont razâ et couvai prâ et tsamps, que tot a été perdu ; lo fû, qu'a bourlâ dâi veladzo quasu tot einti et iò lè pompès ne fasont pas mé que n'a seringâ ein sâo ; dâi treimbièmeints dè terra, iò tot grulâvè ; dâi pourro mineu, einterrâ tot vi ; dâi naufradzo su l'édhie, iò onna masse dè naviots et liquietts sont z'u âo fond avoué lè dzeins qu'étiout dessus ; dâi z'ouèrès coumeint ellia dè La Vallâ, que traisont lè noyirès, tros-sont lè publio, râzont lè bous et dégue-liont lè mâisons : dâi banqueroutès dè grands coquiens, que mettont à tiu nu et à pi dè tsau tant dè pourrès dzeins ; dâi maladi ; dâi crouiès veneindzès. Enfin quiet ! prâo mau et prâo misère, sein comptâ lè mandats dâi protiureu et lè vesitès dâi z'hussiers.

Mâ què lâi fère ! « Cé qu'est lè n'haut, » coumeint diont pè Dzenéva, et qu'est noutron maitrè à ti, l'a volliu dinsè. Faut sè soumettrè sein bordenâ, kâ sâ mi què no cein que no faut, et quoui sa bin pou s'on grand malheu ne no z'es-pargnè petètrè pas de n'autro malheu onco pe grand.

Eh bin, tot parâi, totès cliiâo calamitâ n'ont pas gravâ âi dzeins dè s'amusâ ; et on derâi que mé y'a dè mau et dè guignons, mé y'a dè dzoulo et dè pliési ; et tandi ell'annâie noinant-ïon que y'a z'u tant dè cliiâo misères, n'ia jamé z'u atant dè fètès, dè tire-bas et dè refredons ; jamé lè dzeins n'ont atant bafrà, rupâ, fifa, tsanta, corattâ, rondâ et bragâ, et tot lo mondo s'ein est mœcliâ. Sein comptâ lè z'abbâyi, lè dansès, lè nocès et lè batsi, n'ein z'u lè fètès dè l'universitéro po lè dzeins dè cabosse, qu'ont royaumâ trâi dzo pè Lozena et Metru ; lè fètès dâo centenéro, iò lè z'homo hiaut pliâci ont fé bombance dein lè petits cantons et iò dein ti lè veladzo dè la Suisse on a fé dâi discou, dâi banquets, dâi parardès, dâi fû, et fé gorgossi bin dâi bossatons ; et pi lâi a z'u la fêta dâi bœilans pè Yverdon, iò ne sont pas restâ ein derrâi per dèzo la cantina, kâ dè trâo ruailâ cein chésè la dierdetta ; et lo tir cantonat, pè Mordze iò la mounia n'a pas fé défaut ; kâ n'est pas cliiâo dè la tempérance que lâi sont z'u et lo La Coûta et lo Lavaux ont peçi coumeint n'a goletta. Et tant d'autrès fètès, grantès et petitàs iò on s'est rein refusâ ! Tot cein prâovè que cein ne va pas onco tant mau per tsi no, et ma fâi tant mi, et du que cein va dinsè, vive lo bounan ! on sè pâo bin accordâ on demi litre dè plie, sein couson de la misère. A la voutra !

Un de nos abonnés nous envoie les charmants et spirituels couplets suivants, retrouvés dans ses papiers, et qui furent composés, à l'occasion d'un banquet, par un vieux citoyen de Genève :

Ma dernière dent.

D'une vieille et fidèle amie,
Qui toujours partagea mon pain,
Et qui chez moi passa sa vie,
Je déplore aujourd'hui la fin.
A me prêter son assistance,
Elle montrait un zèle ardent;
Je suis maintenant sans défense,
J'ai perdu ma dernière dent.

Elle était belle, elle était bonne,
Elle eût plutôt mangé du foin
Que de mordre jamais personne,
Laissant à ma langue ce soin.
Quand celle-ci, moins débonnaire,
Poussait sa pointe trop avant,
Soudain, un avis salutaire
Lui venait par un coup de dent.

Jadis, dans sa blanche toilette,
Cette dent flattait mon orgueil,
Mais depuis, hélas! la pauvre
De ses sœurs avait pris le deuil.
La voyant triste, solitaire,
Et sur sa base chancelant,
Je ménageais son ministère
Pour conserver ma vieille dent.

Se dressant comme un obélisque
Sous la voûte de mon palais,
Elle a souvent couru le risque
De s'écrouler quand je parlais.
Mais à mon dîner que j'asperge
D'un petit vin fort innocent,
Hier, à l'attaque d'une asperge,
Succomba ma fidèle dent.

Ainsi que Bayard elle est morte,
Franche de reproche et de peur;
Bien mieux vaut mourir de la sorte
Avec vaillance au champ d'honneur,
Que dans l'affreux laboratoire
D'impitoyables charlatans
Qui nous arrachent la mâchoire
Pour nous guérir d'un mal de dents!

On nous dit que notre détroque,
Dans cette fosse où chacun va,
Tandis que le corps se disloque,
Conserve encore les dents qu'elle a.
Serait-ce l'effet d'un long jeûne
Qui nous les maintient si longtemps?
On le voit, il faut mourir jeune,
Lorsque l'on veut garder ses dents.

Le serment de maître Widmer.

(FIN)

Ce débat resta ouvert pendant toute la durée du séjour de Michel Wirtz; mais il n'y eut que de légères escarmouches jusqu'à l'heure du départ du jeune homme.

« C'est donc décidé, lui dit alors le charpentier, tu persistes dans ta sottise ? »

— Mon oncle, j'espère que l'avenir vous fera changer d'opinion à mon sujet.

— Si tu reviens l'automne prochain, tu verras bien que non.

— Je reviendrai avant, dit le jeune peintre. Je n'ai plus besoin de faire de longs séjours à Paris; c'est en Suisse que je prendrai mes sujets de tableaux. D'ailleurs, je ne veux plus, je ne puis plus vivre si longtemps loin de ceux que j'aime. »

Il regardait Betsy en prononçant ce dernier mot; ce regard fut tellement expressif que Betsy rougit, pendant que sa mère serrait la main de Michel comme pour approuver sa déclaration.

Le malheur voulut que juste à ce moment le voisin Neukom se présentât pour faire ses adieux à Michel Wirtz. Mme Widmer souhaita que cette visite fit diversion à la colère qu'elle voyait poindre sur les traits de son mari; mais celui-ci se gêna d'autant moins pour son voisin que le père Neukom était son confident habituel, et il interrompit les compliments échangés entre son compère et le voyageur, en disant à ce dernier :

« Michel, tu as dit un mot sur lequel il faut s'expliquer avant ton départ, car je ne fais pas de cachotteries, moi; je ne connais que le fil à plomb. Tu parles de demeurer à Berne pour le plaisir d'être près de ta parenté; je t'en remercie. Mais tu te trompes si tu te figures pouvoir donner suite à un projet sur lequel nous étions tous d'accord, quand je te croyais décidé à vivre honnêtement, comme tout le monde. Ce projet-là est rompu sans retour. »

Mme Widmer et sa fille se jetèrent dans les bras du charpentier pour protester confusément et avec beaucoup d'émotion contre cette sentence. Il se dégagea de leur étreinte avec colère et le prit d'un ton plus haut pour s'écrier :

« Non, Betsy ne sera pas pour toi. Que le bon Dieu me... »

De véritables cris de terreur échappèrent aux deux femmes. Maître Widmer avait articulé les premiers mots de son grand serment, et quoique celui-ci ne fût pas d'un style aussi noble que le serment : « Par le Styx ! » de Jupiter, la mère et la fille le savaient aussi définitif et impossible à rétracter.

Au lieu d'attendrir le père de famille, cette nouvelle révolte des siens ne fit que l'exaspérer. Il repoussa les deux femmes, et frappant des deux poings sur la table voisine, il proféra d'une voix retentissante son imprécation favorite :

« Oui, je veux que le bon Dieu me patafole — ce terme ne suffisant pas à exhaler sa véhémence, il ajouta — et me repatafole si jamais Betsy Widmer épouse un artiste ! »

— Mon pauvre garçon, dit Neukom à Michel, en le conduisant à la gare, tu peux en faire ton deuil, car j'ai vu ton oncle perdre sans sourciller des vingt mille francs rien que pour ne pas manquer à son pacte avec le bon Dieu au sujet de ce *patafolage* qui est — je n'ai jamais pu savoir quoi, — mais quelque chose de terrible dans son idée. »

Un jeune homme sérieusement épris ne fait pas son deuil d'un amour partagé lorsqu'il espère fléchir les obstacles à son bonheur. Mais ce fut en vain que Michel s'établit à Berne dès le printemps pour y mener une existence laborieuse et rangée. Il ne lui fut permis de paraître à la maison du faubourg que deux fois par semaine, afin, lui dit maître Widmer, de ne pas causer d'ombrage aux jeunes gens qui pourraient avoir des intentions sur Betsy.

Dans le courant de l'hiver, la jeune fille avait refusé deux partis. Un troisième était annoncé. Celui-là, maître Widmer tenait à le faire agréer; mais comme Betsy accueillit ce prétendant encore plus mal que les autres, la vie de famille devint orageuse. Le père grondait, la mère pleurait. Betsy perdait son teint rose; sa physionomie devenait mélancolique, son allure languissante, et quand elle essayait de sourire, ce sourire faisait peine à voir.

« Je n'obtiendrai rien de ces deux entêtées

tant que ce garçon fréquentera la maison », dit maître Widmer à son ami Neukom.

Persuadé de ce fait, il se dirigea un beau matin vers la maison de son neveu, où il n'avait pas mis les pieds depuis que celui-ci était revenu à Berne. Il fut surpris de trouver l'installation de Michel aussi bourgeoise qu'au temps où elle était habitée par ses parents défunts. Le seul changement opéré par l'artiste était la transformation d'un vaste grenier en atelier, grâce à des vitrages et à un travail de maçonnerie.

Ce fut là que le visiteur inattendu trouva le peintre occupé à jeter de larges traits sur une immense toile.

« Quelle bonne surprise ! s'écria Michel en descendant de l'échelle où il était juché.

— Ne me remercie pas. Je viens te demander un service.

— Tout ce que vous voudrez, cher oncle. Trop heureux de pouvoir vous être agréable.

— Trop heureux!... hum!... Enfin, je te prends par tes paroles. Tu feras ce que je désire ? »

— Je vous le promets formellement.

— Dis donc, Michel, les artistes, je croyais que ça voyageait toujours. Est-ce que tu es pour longtemps planté à Berne ? »

— Oui, certes : ce que vous voyez là est l'esquisse, le projet d'un plafond que vient de me commander le banquier W*** pour son nouvel hôtel.

— Et qu'est-ce qu'il te le paiera, ce plafond ? »

— Cinq mille francs, prix convenu. »

Ce chiffre fit sursauter le charpentier.

« C'est contrariant, dit-il; pas pour toi, bien entendu, mais pour moi qui venais te prier de t'absenter quelques mois... Oh ! seulement le temps de marier Betsy. Enfin, ça reviendra au même, tu n'as qu'à cesser de venir au faubourg. J'ai ta parole. Je compte que tu la tiendras. »

Il s'en alla d'un pas rapide, sans écouter les supplications de Michel, qui le suivit jusqu'à la porte de la rue, en lui disant des choses capables d'attendrir un rocher. Il se borna tout le temps à répéter pour ne pas entendre son neveu :

« C'est inutile. Puisque j'ai juré mon grand juron... »

Une autre épreuve à subir pour le chef de famille, ce fut la désolation de sa fille et de sa femme lorsqu'il leur annonça qu'elles ne verraient plus Michel.

« Voyez ce que Betsy est devenue, lui dit Mme Widmer, et dites une bonne fois si vous avez entrepris de la faire mourir de chagrin.

— C'est toi qui la tracasses ! cria le charpentier, car tu es plus coiffée de Michel qu'elle-même. »

Betsy fondit en larmes : « Mon père, dit-elle, je ne veux pas être cause d'un désaccord entre ma mère et vous. Qu'il ne soit plus question de Michel, mais pas davantage d'autres prétendants. »

Sur ce mot, elle sortit de la chambre, en s'appuyant aux murs d'une main tremblante.

« Et la voici décidée à rester vieille fille ! s'écria la mère. Si ce n'est pas une pitié ? Tout ce qui nous restera de sa belle jeunesse, ce qui nous rappellera ce qu'elle était quand chacun nous félicitait de sa beauté, c'est à Michel que nous le devons. »

— Quoi ? demanda le père devenu soucieux.

— Va le voir par toi-même. C'est dans